

AÏSSA DJABRI et FARID LAHOUESSA
PRESENTENT

YVAN **ATTAL**

BERENICE **BEJO**

LE DERNIER DIAMANT

UN FILM DE **ERIC BARBIER**

AU CINEMA LE 30 AVRIL 2014

Durée : 1h48

2014 / France-Belgique-Luxembourg / DCP / Format 2.40 / DOLBY SRD /
Couleur
Visa N° 122.100

OCEAN FILMS DISTRIBUTION

7, Avenue Franklin Roosevelt
75008 PARIS

PRESSE

Communication

RELATIONS

Dominique Segall
8, rue de Marignan

Tel : 01.56.62.30.30

75008 PARIS

Tel :

45.63.73.04

ocean@ocean-films.com
contact@dominiquesegall.com

SYNOPSIS

Simon, un cambrioleur en liberté surveillée, accepte de monter sur le plus gros coup de sa vie : Le vol du "Florentin", un diamant mythique mis en vente aux enchères par ses propriétaires. Pour réussir, il devra approcher Julia, l'experte diamantaire, pour qui la vente constitue un enjeu personnel et familial considérable. Au-delà d'un casse particulièrement osé, Simon entrainera Julia vers un destin qu'elle n'aurait pas pu imaginer.

ENTRETIEN AVEC BERENICE BEJO

Comment parleriez-vous de Julia, votre personnage ?

Je dirais que c'est une femme qui, à sa manière, est assez sûre d'elle. Elle a grandi dans les jupes de sa mère, en totale admiration... Dès le début du film, cette maman disparaît brutalement et Julia décide de prendre la relève et se retrouve à assumer des décisions auxquelles elle n'avait pas prévu de faire face...

Pour quelle raison avez-vous dit "oui" à ce rôle ? On imagine que vous avez beaucoup de propositions aujourd'hui...

Je m'étais engagée pour « Le Dernier Diamant » avant la sortie de « The Artist » que j'avais demandé à Eric Barbier d'aller voir avant de le rencontrer. J'appréciais son travail, notamment "Le Serpent" qui m'avait beaucoup plu au niveau de la réalisation. Eric fait partie de ces metteurs en scène qui savent faire du cinéma de genre où l'action est aussi importante que le casting. Pour moi, ce sont des films de pur divertissement et je regrette que l'on en fasse si peu en France... J'ai aussi aimé le soin apporté au scénario qu'il a peaufiné pendant 4 ans. Quant au rôle de Julia, je choisis mes personnages avant tout parce qu'ils résonnent en moi et m'intéressent. J'aime les rôles avec des failles et ce qui me plaisait chez elle, c'est qu'elle se fasse rouler dans la farine mais qu'elle ait envie de prendre sa revanche sur le même terrain ! Si je devais faire un lien entre toutes les femmes que j'ai interprétées, je dirais qu'elles sont toutes actrices de leur destin. Elles sont à leur façon des héroïnes du quotidien...

Le film est à la fois un thriller et une comédie romantique. C'est assez rare en France.

J'ai l'impression qu'on est frileux avec ce genre de film aujourd'hui, à mi-chemin entre deux genres. Pourtant, à une époque, on savait très bien les faire ! Comme certains avec Lino Ventura par exemple. Les producteurs du "Dernier Diamant" ont eu du mal à trouver un financement. On leur répondait généralement que les américains font ça beaucoup mieux que nous alors que, sans avoir les moyens d'un "James Bond" ou d'un "Indiana Jones", nous sommes tout à fait capables en France de faire des films de divertissement de qualité.

Pour les acteurs, les plaisirs de ce genre de film, c'est aussi le maquillage, les fausses identités...

Oui, c'était très amusant ! Vous parlez du maquillage : ça a été très long et difficile. Nous avons essayé plein de choses différentes avant de trouver ma "bonne" tête ! Même chose pour Jean-François Stévenin : j'aime beaucoup la scène où il est grimé et doit m'interviewer...

Racontez-nous votre rencontre de cinéma avec Yvan Attal

J'adore Yvan dans le film, je le trouve séduisant, touchant et drôle. J'ai pris beaucoup de plaisir à travailler avec lui. C'est un partenaire très détendu. Il m'a dit un jour qu'à 50 ans, il était maintenant apaisé... Ce n'est pas comme s'il n'avait plus rien à prouver mais il assume ses choix et ce qu'il est. Et il a une place particulière dans le cinéma français.

Le reste du casting fait aussi appel à une sacrée galerie de "gueules" !

Jean-François Stévenin en tête ! Ca nous ramène à ce que l'on disait sur ces films que l'on aimait tant et que l'on ne fait plus... Tous ces comédiens dont vous parlez sont au service d'une histoire qui a la forme d'un thriller mais qui ne se prend pas au sérieux.

Connaissez-vous ce monde des diamantaires et de bijoux qui sert de toile de fond à l'histoire ?

Pas du tout et il ne me fascine absolument pas ! Je n'ai fait aucune recherche pour mon rôle : je voulais rester sur une idée de légèreté car pour moi, "Le Dernier Diamant" ne se veut pas autre chose que ce qu'il est ! En revanche, Eric s'est beaucoup documenté : il connaît toute l'histoire du diamant que l'on appelle le Florentin dans le film et il m'a d'ailleurs emmenée à une vente aux enchères, celle d'un autre diamant (bien réel celui-ci) : Le Petit Sancy. J'ai pu le tenir dans ma main mais, honnêtement, entre ce bijou précieux et celui en toc de ma fille de 2 ans, je ne fais pas la différence ! Et puis encore une fois, pour moi le sujet du film c'est celui d'une femme qui doit accepter son destin et va tomber amoureuse... Le casse, qui fonctionne très bien d'ailleurs, n'est là que pour apporter du piment à l'affaire !

Votre statut a changé avec l'aventure "The Artist". "Le Dernier Diamant", c'est aussi LE nouveau film de Bérénice Bejo !

C'est surtout vrai pour la presse. Je ne crois pas que le public m'attende à ce point ! Je pense que les qualités d'un film dépassent les effets de la promotion. Aujourd'hui, le public est très au courant par internet, les forums, les bandes annonces... Au final, les gens ont envie d'y aller ou pas ! L'important est de prendre du plaisir en faisant du cinéma, sans calculer ce qui marchera ou pas. C'est d'ailleurs de

cette façon que "The Artist" a été pensé...

La rencontre avec un réalisateur est importante ?

Evidemment ! Eric est un vrai cinéaste : on peut ne pas aimer ses films mais on ne peut pas lui enlever ses qualités de metteur en scène.

ENTRETIEN AVEC YVAN ATTAL

Est-ce que l'envie de retravailler avec Eric Barbier, après « Le serpent » en 2007, est la motivation principale de ce projet ?

Totalement ! J'avais adoré notre collaboration. Evidemment, s'il m'avait proposé quelque chose de catastrophique, peut-être lui aurais-je dit non, mais je n'en suis même pas certain ! Je crois avoir changé et considéré aujourd'hui que travailler avec des gens qu'on aime est presque le plus important...

Le fait de pratiquer avec Eric Barbier un style de cinéma un peu oublié en France (entre thriller et romantisme) était-il également un plus ?

Oui. C'est très agréable de se retrouver dans ce genre de cinéma quand c'est bien écrit. Eric ne se pose que des questions de cinéma. Il n'est jamais dans l'intime, dans une vérité qui n'appartiendrait qu'à lui. Au scénario, il ne se pose que des questions de dramaturgie, et quand on tourne, il ne se pose que des questions de mise en scène. Il aime le langage du cinéma.

Pour incarner votre personnage, Simon, avez-vous eu le besoin ou l'envie de vous confronter à d'autres héros ou modèles de cinéma ?

Oui, bien entendu. Quand on se prépare à jouer un rôle, on regarde ce qui a déjà été fait dans le genre. Il faut se souvenir de gens que l'on a rencontrés ou de personnages de littérature et bien sûr de cinéma... Mais à un moment, il faut également puiser dans votre propre vie. Si Eric m'avait proposé de jouer Simon il y a dix ans, sans doute ne l'aurais-je pas abordé de la même manière... Notre chemin de vie rejaillit forcément sur notre façon de jouer. Il m'est arrivé de me rendre sur un tournage absolument pas préparé pour justement explorer cette sensation-là. D'autres fois, je répétais mon texte à la virgule près, toute la journée, pendant des semaines... En fait, je n'ai pas de règle absolue dans mon approche d'un personnage. Elle dépend évidemment aussi du metteur en scène : certains aiment les lectures, les conversations, la psychologie, d'autres non... Je m'adapte.

Alors est-ce que les artifices de maquillage ou de gadget (comme

c'est le cas dans « Le dernier diamant ») vous aident ?

Sur le fond, je ne sais pas qui est vraiment Simon ! C'est un personnage fictif, donc pour moi il n'existe pas ! Je dois juste essayer de lui donner vie dans un contexte très particulier avec un langage qui appartient à un metteur en scène...

En fait, le cas de Simon n'a pas une grande importance dans « Le dernier diamant » : ce qui compte, c'est ce vers quoi il nous embarque. Il va se retrouver parachuté dans un monde particulier et devoir se transformer pour en faire partie. Il va aimer, trahir, être trahi, se venger, se racheter... Alors oui, c'est assez jubilatoire d'avoir à jouer ce genre de scènes. J'aime beaucoup par exemple le moment où Simon doit révéler son amour à Julia : il l'embrasse non pas parce qu'il est amoureux mais simplement pour l'empêcher de mettre sa mission en péril ! En fait, le film s'attache plus à la crédibilité de l'histoire qu'à une vérité de ses personnages... Même si les deux sont liées.

Parlons de votre rencontre avec votre partenaire, Bérénice Bejo...

Bérénice s'est glissée dans ce film avec beaucoup de grâce et de légèreté. En fait, nous avons mis du temps à nous « rencontrer » sur ce tournage... Cela tient aux destins de nos deux personnages, qui ne cessent de se croiser en parallèle. J'avais déjà connu cela avec Clovis Cornillac sur « Le serpent », mais lui je le connaissais très bien depuis des années. Avec Bérénice, nous avons très peu de scènes ensemble alors qu'au final le film donne l'impression du contraire ! Et mon sentiment est de l'avoir véritablement connue quand il a fallu arrêter de tourner...

On sent comme une frustration dans vos propos...

Bien sûr ! Le temps de trouver notre complicité et c'était déjà la fin ! Etre complice avec un autre acteur signifie être totalement détendu en sa présence, se comprendre du regard... Et puis l'histoire des personnages joue sur l'attitude entre deux comédiens. Bizarrement, j'ai l'impression d'avoir véritablement rencontré Bérénice le jour où j'ai dû l'embrasser - je crois l'avant dernier jour - parce que Simon devait embrasser Julia dans le film ! D'ailleurs, les metteurs en scène sous-estiment l'importance des plans de travail sur un tournage. Même s'il est souvent impossible de tourner en ordre chronologique, laisser le temps aux acteurs d'évoluer avec leurs rôles aide beaucoup... Reste que j'ai été ravi de partager ces moments avec Bérénice, d'autant que ce n'était sans doute pas évident pour elle de retrouver un plateau de cinéma après tout ce qu'elle avait vécu en compagnie de Michel Hazanavicius autour de « The artist »... et de trouver sa place entre Eric et moi qui nous connaissions depuis une petite dizaine d'années.

Au-delà de vos deux personnages principaux, on remarque le choix délibéré de confier les seconds rôles à des « gueules » : Stévenin, Spiesser, Basler...

Oui, mais ces rôles-là existent ! Les « gueules » comme vous dites ont souvent servi de prétexte dans le cinéma français. Or là, ces personnages ont une histoire à défendre, une route à suivre.

Comme le raconte Bérénice Bejo, est-ce qu'à 50 ans vous lui avez confié vous sentir « apaisé » ?

D'abord je n'ai pas 50 ans : j'en avais même 48 au moment du tournage ! J'ai l'impression que c'est vrai... J'ai compris que l'acteur n'était pas au centre de tout. Un film est d'abord l'affaire d'un réalisateur. L'acteur n'est qu'un outil de plus, un peu plus fragile certes, mais un outil parmi d'autres pour raconter une histoire. Moins on a d'angoisses, plus on se sent libre, et plus on se sent libre, meilleur on est car alors on ose... Malheureusement, cela ne m'empêche évidemment pas de continuer à me faire parfois un peu trop de souci, donc il reste encore du travail !

Ce sentiment là, comptez-vous vous l'appliquer à vous-même sur vos prochains projets devant et derrière la caméra ?

Une des grandes qualités d'un réalisateur c'est de mettre un acteur en confiance, de le libérer et pas de l'inhiber ou de le juger...

ENTRETIEN AVEC ERIC BARBIER

- **Le thriller ou le film de braquage sont des styles de cinéma peu pratiqués en France... Vous vous y étiez déjà intéressé avec « Le serpent » : qu'est-ce qui vous fascine dans ces genres-là ?**

- J'ai dû voir mon premier film de casse, « L'or se barre » de Peter Collinson, quand j'avais une dizaine d'années dans une salle de cinéma d'un village du sud de la France. J'avais adoré les poursuites en Mini Austin dans les rues de Turin, puis l'organisation du grand embouteillage qui permettait aux voleurs de prendre la fuite... Le film m'avait vraiment tenu en haleine. J'ai ensuite découvert que ces films, dont le cœur était le vol d'un objet de valeur ou d'une somme d'argent, pouvaient être regroupés dans une même famille qu'en France on a appelé « les films de casse ». Un style de films construits selon une structure où la préparation du vol était souvent une chose absolument passionnante et où, plus le vol était élaboré et sophistiqué, plus le film était jubilatoire. Mais ce genre de films, sur lesquels les réalisateurs américains ont continué à réfléchir et à travailler pour trouver de nouvelles idées passionnantes, comme « Jacky Brown », « Inside Man », « Ocean Eleven », a été presque totalement abandonné en France. Je pense que le dernier film qui a abordé ce genre est celui de Cédric Klapisch « Ni pour, ni contre ».

- **Pourtant le cinéma français a beaucoup développé ce type de films après les années 50.**

Oui, entre les années 50 et les années 70, le cinéma français a toujours été prolifique dans ce genre. La production française a fait exister des

films comme « Mélodie en sous-sol » de Henri Verneuil, « Le Cerveau » de Gérard Oury, « Le Pacha » de Georges Lautner, « Bob le flambeur » et « Le Cercle rouge » de Melville ou « La Bonne Année » de Claude Lelouch... Pourquoi l'abandonner ? J'ai eu envie de faire revivre en France ce genre de films qui m'ont vraiment passionné. Raconter l'histoire d'un vol méticuleusement organisé d'un des plus beaux diamants de l'histoire : le Florentin. En cela j'ai été accompagné tout au long de l'élaboration du projet par Farid Lahouassa, un producteur avec qui nous partageons cette même passion pour les films de casse depuis nos études de cinéma à l'IDHEC et qui s'est aussi emballé à l'idée de faire renaître ce genre de cinéma...

- **La difficulté de s'attaquer à ce type de film est que l'on se confronte à des scénarios dont les spectateurs connaissent parfaitement les règles.**

-

- C'est vrai, ils connaissent parfaitement les règles et tout le travail est d'élaborer une histoire avec des rebondissements inattendus. La structure des films de casse est souvent construite de telle manière que le dernier acte de l'histoire soit consacré au vol suivi d'une résolution rapide.

- Sur « Le Dernier Diamant », la fin du casse correspond à la fin de l'acte 2 et un retournement nous fait basculer dans un dernier acte plein de surprises, où les héros comprennent comment ils se sont fait duper et trouvent une solution à leur problème... que je ne peux évidemment pas dévoiler ici !

-

- **Est ce qu'on peut dire que travailler sur un film de casse c'est en quelque sorte en être l'organisateur ? Le maître du jeu ?**

Oui et c'est un vrai plaisir ! Je crois qu'enfant, nous avons tous imaginé découvrir ou dérober un trésor. Nous rêvons d'être Arsène Lupin, nous rêvons tous de voler notre banque ou de cambrioler celui qui incarne la richesse provocante et hors d'atteinte. On invente des plans, on imagine le vol parfait qui réparerait une injustice. Et c'est ce que l'on retrouve la plupart du temps dans ce genre de cinéma. Il y a en filigrane, dans les films de casse et en dehors de l'acte transgressif, une certaine forme de justice sociale un peu romanesque. Le film de casse nous donne le sentiment que le voleur va régler des comptes aux « vrais voleurs », ceux qui détiennent des richesses mal acquises. Mais sur le fond, le film de casse raconte souvent des vols où la victime n'est pas vraiment incarnée. Dans « Mélodie en sous-sol » ou « L'ultime razzia » de Stanley Kubrick, les voleurs s'en prennent à un casino et à un centre de paris hippiques. Dans l'imaginaire collectif, les paris et les

jeux d'argent sont amoraux. Les héros peuvent donc voler ces établissements, punissant la vénalité de leurs propriétaires. Dans « Le Cerveau », les deux compères s'en prennent au train postal plein de billets voués à la destruction, ils ne font que réparer un programme incohérent pour la plupart des gens : détruire de l'argent. Les films de casse racontent souvent des vols pour lesquels le spectateur ne va pas ressentir la douleur des volés mais jouir du succès des voleurs. Nous avons essayé de travailler sur la proposition inverse.

Dans « Le Dernier Diamant », les voleurs vont voler une jeune femme intelligente et belle, fragilisée par la mort de sa mère et qui manque de confiance en elle.

•
• **Votre film flirte avec les codes de ce genre de cinéma : déguisements, braquage en temps réel, voyages, identités multiples. En tant que metteur en scène, avez-vous tout simplement plaisir à jouer avec ces « outils » là ?**

•
• Oui, c'est un très grand plaisir de filmer des personnages comme ceux interprétés par Yvan Attal et Jean François Stévenin, qui doivent se transformer physiquement et inventer un personnage pour escroquer des gens. Pendant la préparation du tournage, Yvan est arrivé un matin pour les essais costumes. Il portait un bonnet noir sur la tête qu'il avait posé assez haut sur son crâne. La costumière commence à sortir des vêtements et je dis à Yvan : « Enlève ton bonnet s'il te plaît qu'on commence les essayages.

- « Non »

- « Quoi, non ? »

- « Je garde le bonnet »

- « Merde Yvan, on dirait un schtroumpf ! »

- « Pas grave, Simon est un schtroumpf »

En dehors de l'anecdote, ce qu'Yvan avait tout de suite ressenti et compris c'est que son personnage, Simon, avait deux apparences, presque deux personnalités différentes. En mettant ce bonnet un peu dérisoire sur sa tête il racontait que Simon, dans la vie de tous les jours, se foutait de son apparence, il était un anonyme qui s'habillait sans attention, ce bonnet lui donnait un côté pas sérieux. Mais cette idée renforçait de manière saisissante le contraste avec le personnage du Simon voleur, le Simon en costume sur mesure, très élégant, les cheveux légèrement blanchis pour se vieillir, qui allait aborder Julia Neuville en se faisant passer pour un cadavre de la sécurité.

• Et puis il y a évidemment la transformation de Julia sur laquelle Bérénice a passé des heures et des heures d'essais pour inventer le

visage d'Eléonor Grétel. Le plus difficile étant qu'elle devait, dans l'histoire, se confronter à des personnages qui la connaissaient. Elle devait donc être méconnaissable. Sans rien dévoiler, ce que je peux vous dire, c'est qu'on a compris qu'on avait terminé les essais quand Bérénice a envoyé à une amie une photo d'elle transformée et que son amie lui a répondu « C'est qui cette fille ? ».

- **Vous ajoutez au « Dernier diamant » une dimension sentimentale très présente et clairement assumée avec l'histoire amoureuse compliquée entre Simon et Julia...**

-
- Oui. Les films de casse intègrent souvent une histoire d'amour au récit. C'est aussi un des codes du genre. L'emblème de l'aspect romantique du film de casse étant évidemment « L'Affaire Thomas Crown » avec ce face à face entre Steve Mc Queen et Faye Dunaway qui est resté célèbre. Dans « Le Dernier Diamant », la mission de Simon (un des voleurs de la bande qui organise le casse) est de récupérer une clef dans le coffre très sécurisé de la chambre de Julia Neville qui est très séduisante. Pour effectuer cette mission, il doit se rapprocher de la jeune femme jusqu'à ce qu'elle lui fasse confiance.
- Si la première fois que Simon rencontre Julia, elle tombe amoureuse de lui et lui tombe amoureux d'elle, ce n'est pas un programme très intéressant, car la manière qu'il a de se rapprocher de sa cible est trop facile, trop aléatoire. Le spectateur est déçu.
- Donc, lors de nos séances de travail avec les scénaristes Marie Eynard et Tran-Minh Nam, nous avons érigé cette règle : il faut trouver une manipulation, un piège, où Julia Neville se fait attraper qu'elle soit belle, laide, jeune, vieille, maigre ou grosse.
- Les types tendent un piège à la responsable de la vente du Florentin, pas à une actrice désirable comme Bérénice Bejo. Imaginez que la responsable de la vente soit un homme ? Est-ce que le casse s'arrêterait pour autant ? Non ! Du coup, nous avons passé beaucoup de temps à trouver le piège que les voleurs allaient tendre à Julia Neville. Beaucoup de temps pour crédibiliser qu'elle accepte de faire confiance à Yvan Attal. Mais quand nous avons trouvé ces idées, nous savions que le film tenait. D'ailleurs si vous vous amusez à développer l'histoire et que vous remplacez Julia Neville par un homme, vous vous rendrez compte que l'arnaque fonctionne de manière autonome. Ce que je veux dire, c'est que l'histoire d'amour entre eux est indépendante du plan élaboré pour arnaquer Julia. C'est ce que je trouve très fort dans l'histoire sentimentale du film, on doute toujours

des sentiments de Simon pour Julia, il garde toujours une distance, et pour moi, même s'il est très attiré par elle, il ne l'embrasserait jamais s'il n'était pas obligé de le faire pour sauver sa peau. L'histoire d'amour va prendre toute sa force quand Julia va se mettre à détester Simon, à qui elle avait donné toute sa confiance. A partir de là, le côté romanesque du film peut se développer.

-
- **Le mensonge, la trahison, le pardon et la rédemption sont des thèmes qui vous attirent ?**

-
- Oui dans la mesure où ils sont le corps et le sel d'une bonne histoire. Mais ces thèmes ne sont évidemment pas réservés aux thrillers ou aux films noirs. La comédie par exemple fonctionne précisément sur ces ressorts ; prenez « Embrasse-moi Idiot » de Billy Wilder ou, plus proche de nous, « Les ripoux » de Claude Zidi, vous verrez très vite que toute la construction du film est articulée autour de ces thèmes.

-
- **Le milieu des amateurs ou collectionneurs de bijoux sert de toile de fond au film, tout comme celui des diamantaires. C'est un monde que l'on connaît très mal, entouré de rites et de secrets : cela faisait partie de votre intérêt pour l'histoire ?**

-
- Oui, mais j'aimais surtout cette enveloppe luxueuse, ce cadre idyllique de conte de fée dans lequel l'histoire allait se dérouler.

- Je ne connaissais pas du tout ce monde et j'ai eu la chance d'accompagner un ami qui possède une grande galerie d'antiquités, pour des ventes importantes à Monaco. Il nous a introduits et présentés à de nombreux experts, commissaires-priseurs et diamantaires. Par exemple, j'ai demandé à Maître François Tajan, un des directeurs d'Artcurial, que nous avons rencontré, ce qu'il ferait si le Florentin était retrouvé et qu'il était chargé de la vente. Sans hésiter il m'a répondu : « Une seule enchère ! Un coup de marteau (au sens où le diamant est adjugé) ! Je centrerais la vente uniquement sur le Florentin. Un seul diamant sur lequel enchérir démontrerait à quel point il est exceptionnel ». C'était une évidence pour lui que, pour le Florentin, cette pierre particulière, il organiserait une vente particulière. C'est une idée que l'on a gardée dans le scénario quand Julia expose à Galley, le directeur de la maison d'enchères, sa conception de la vente. Elle reprend exactement cet argumentaire : un seul diamant sur lequel enchérir démontrera à quel point il est exceptionnel.

- Un autre moment important a été la présentation en 2012 du Petit

Sancy chez Sotheby's à Paris où nous sommes allés avec Bérénice Béjo. C'était un événement très particulier pour moi car sur la seule gravure qui existe du Florentin – une gravure de Thomas Cletcher qui était un joaillier au milieu du 17 siècle – le Florentin est entouré du Petit Sancy et du Grand Sancy (un diamant célèbre appartenant aux bijoux de la couronne de France, visible au musée du Louvre).

- David Bennet, le responsable du département joaillerie chez Sotheby's, a beaucoup parlé avec Bérénice de son travail puis il a sorti Le Petit Sancy pour nous le montrer. On a tenu en main pendant quelques minutes ce magnifique diamant blanc d'une trentaine de carats qui a orné la couronne de Catherine de Médicis le jour de son mariage avec Henri IV en 1610. Deux semaines plus tard, Le Petit Sancy a été adjugé 7 millions et demi d'euros à Genève... Mais, mises à part ces incursions dans cet univers des pierres précieuses et des ventes aux enchères, cette traversée rapide du luxe et des secrets de la joaillerie, le propos du film n'est pas la description de ce milieu, il en est uniquement le cadre.

-
- **Et dans le même temps, ce monde feutré du luxe que vous montrez à l'écran paraît toujours dangereux, sournois. On le remarque sans avoir jamais envie d'en faire partie !**

-
- Ce sentiment est donné car nous approchons ce milieu à travers les yeux du personnage de Julia Neuville. Au début du film, Julia vient de perdre sa mère qui était une experte diamantaire célèbre. La propriétaire du Florentin demande à la maison Galley, qui s'occupe d'organiser la vente, que Julia reprenne la charge de sa mère. Et là, le spectateur découvre que, dans ce monde feutré du luxe comme vous dites, personne ne veut que Julia s'occupe de cette vente. Par jalousie, par mépris, par peur de perdre de l'argent, les personnes qui entourent Julia et qui font partie de ce monde lui tirent dans les pattes, la jalourent, pour qu'elle renonce. Même son père lui demande de ne pas accepter ce travail.

- **Quel est le point de départ du scénario du « Dernier diamant » : un livre, un article de presse, une rencontre ?**

-
- Le point de départ du scénario est l'incroyable histoire de ce diamant de 137 carats – Le Florentin – sur lequel les rumeurs les plus folles ont couru. Le Florentin, dont on disait qu'il était le plus beau de la Chrétienté, est apparu en 1471 en possession de Charles le Téméraire. Meurtres et drames jalonnent le destin de ce diamant, dont certains

disent qu'il a été offert à Marie Antoinette pour son mariage avec Louis XVI, puis par Napoléon à Marie Louise. La légende raconte qu'il a été découvert avec les amants de Mayerling après leur suicide et que l'impératrice Sissi, qui le récupéra après la mort de son fils, le fit monter en collier. Le Florentin disparaît avec l'Empereur d'Autriche-Hongrie Charles 1^{er} quand sa famille s'enfuit lorsque l'empire est disloqué après la guerre en 1918. On suppose que Charles a emporté le diamant lors de son exil en Suisse et qu'il a gagé la pierre en 1921 pour financer les tentatives de restauration de l'Empire. L'Empereur Charles meurt à Madère en 1922 et tous les diamantaires et les joailliers sont persuadés que le diamant est gardé précieusement par son épouse, l'Impératrice Zita. Mais à sa mort en 1989, on comprend qu'elle n'a pas la pierre et que le Florentin a définitivement été volé.

Pourquoi avoir appelé votre film « Le Dernier Diamant »

Dans une certaine mesure, le postulat du film est une uchronie (une fiction qui repose sur une réécriture de l'Histoire) : Le Florentin, dernier diamant historique à avoir disparu, vient d'être retrouvé par Marie et Julia Neuville. Il était caché dans un lustre parmi des cristaux d'amétrine, dont la couleur est proche de celle du fameux diamant jaune. Je viens de vous citer le titre : « Le Florentin, dernier diamant historique à avoir disparu », d'où... « Le Dernier Diamant » ! Il ressurgit et le monde des diamantaires est en effervescence ! Les plus riches collectionneurs et les bijoutiers les plus célèbres s'agitent en attendant la vente ! C'est ici que les voleurs vont entrer en action.

Avez-vous fait beaucoup de recherches sur le Florentin ?

Très peu, car le sujet de l'histoire reste le vol d'un magnifique diamant. En fait, la vraie démarche que j'ai faite pour comprendre l'histoire de cette pierre était purement superstitieuse. Quelques mois après avoir terminé la dernière version du scénario (alors que l'on ne savait pas encore si le film allait trouver son financement), je suis parti avec des amis en voilier pour faire la traversée entre Gibraltar et Madère. Cela nous a pris 5 jours et nous sommes arrivés à Funchal à la tombée de la nuit.

Le lendemain matin, j'avais une seule chose en tête : aller me recueillir sur la tombe de Charles 1^{er} à l'église Nossa Senhora do Monte sur les hauteurs de la ville. Il était celui qui connaissait le mieux le mystère qui entourait la disparition du Florentin, et j'espérais qu'il allait m'envoyer un signe. Quand je suis sorti de l'église, il pleuvait. Ce n'était pas la meilleure chose que je pouvais attendre... Mais je me trompais : 3 mois après, le producteur Farid Lahouassa a décidé de commencer la préparation. La pluie m'avait seulement souligné que « Le Dernier Diamant » ne serait pas facile à monter mais, comme dans tout cycle météo, le ciel a fini par s'éclaircir pour le film...

C'est votre 2^e collaboration avec Yvan Attal après « Le serpent » en 2007. Comment parleriez-vous de votre travail commun ?

Yvan est un des plus grands acteurs de sa génération et c'était un réel plaisir de le retrouver sur le Dernier Diamant. C'est quelqu'un qui aime profondément le cinéma et qui s'investit beaucoup sur un projet. Mais c'est très difficile pour moi de parler de notre travail commun. Car le centre dans notre travail est... que l'on s'amuse ! Yvan invente beaucoup de choses, amène énormément d'idées, improvise, surprend, mais surtout il est très drôle. Je pense qu'il y a peu de gens qui me font autant rire que lui. Cette légèreté qui entoure notre collaboration nous permet de nous dire à peu près tout ce que l'on a en tête sans aucune crainte de se voir juger ou de voir s'installer un quelconque rapport de force.

• Pour le rôle de Julia, vous avez choisi Bérénice Bejo, assez loin de son registre habituel...

•

• Je connaissais le travail de Bérénice depuis longtemps. Très jeune, elle avait marqué les esprits dans « Meilleur espoir Féminin » de Gérard Jugnot. Et elle était aussi très touchante dans le film De Bruno Nuytten « Passionnément ». Mais sa rencontre avec Michel Hazanavicius pour « OSS » et évidemment pour son rôle de Peppy Miller dans « The Artist » a été le catalyseur pour faire éclore son talent. Après « Le Passé » d'Asghar Farhadi, on a compris que son registre était très large : elle pouvait construire des personnages légers, burlesques, comme d'autres plus désespérés et sombres. Dans « Le Dernier Diamant », j'avais besoin d'une actrice très belle, qui pouvait basculer d'un registre à l'autre, se montrer futile et légère, fragile et violente. Bérénice portait en elle tout ce que le personnage de Julia devait véhiculer. Bérénice incarnait parfaitement Julia. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour parler du film, j'ai été impressionné par sa lecture du scénario. Elle avait « vu » le film. J'entends par là qu'elle avait mesuré tout l'aspect ludique et la richesse du personnage de Julia mais elle était aussi captivée, surprise par les rebondissements de l'histoire. Elle parlait du film comme une formidable spectatrice qui sortait d'une salle de cinéma. Travailler avec Bérénice a été un vrai plaisir. C'est une actrice très exigeante avec elle-même et cette exigence la pousse à être très méticuleuse sur les détails, sur les idées. Bérénice est une personne très joyeuse mais d'une sensibilité exacerbée. Certains jours par exemple, elle pouvait être inquiète ou anxieuse en arrivant sur le plateau, mais ses inquiétudes se dissipaient quand elle voyait que,

pour construire la scène, j'utilisais tout ce qu'elle avait élaboré en amont sur le personnage.

- **Au-delà de vos deux acteurs principaux, vous avez aussi choisi des « gueules » et des tempéraments : de Jean-François Stévenin en passant par Jacques Spiesser...**

-
- Je suis vraiment très attaché à tous les acteurs qui ont travaillé avec moi sur ce film, vraiment tous, et j'aurais une histoire particulière à vous raconter sur chacun d'eux. Mais ce qui est remarquable dans la distribution dirigée par Gigi Akoka est que chaque acteur amène un monde qui va renforcer l'univers du film. On sent immédiatement chez Jacques Spiesser cette fragilité, cette douleur enfouie qui correspond si bien au personnage du père de Julia. Comme chez Michel Israël, qui joue le directeur de la maison de vente, on perçoit cette autorité naturelle. De même, cette force silencieuse que dégage Issaka Sawadogo ou la violence contenue chez le personnage de Scylla interprété par Antoine Basler (qui m'en veut encore de l'avoir obligé à fermer le dernier bouton de sa chemise alors qu'il ne portait pas de cravate.)
- L'histoire avec Jean-François Stévenin est une histoire plus personnelle. Je voulais travailler avec lui depuis très longtemps. Le souvenir qui nous liait était une soirée que nous avons passée en Pologne (avant la chute du mur), à parler avec enthousiasme de cinéma et d'un film que je préparais à l'époque, « le Brasier », dans lequel je voulais qu'il interprète un personnage. Malheureusement cela n'avait pas pu se faire. « Le Dernier Diamant » écrit, il était hors de question pour moi de passer à côté de l'occasion de travailler avec lui sur le rôle d'Albert. Par miracle, Jean François était libre ! Travailler avec Stévenin c'est comme travailler avec un enfant, il s'intéresse à tous les jeux que vous lui proposez et il en invente d'autres. Par exemple, dans la scène où il est déguisé en journaliste et fait une interview de Julia pour l'empêcher de remonter dans sa chambre où Simon installe des caméras. On tourne la scène une fois, deux fois... La scène est bien, mais j'attends, je ne sais pas, quelque chose de moins installé... Alors je prends Jean-François à part et je lui dis : « Fais attention, là, si elle part et qu'elle arrête l'interview, Simon, là-haut, il est cuit ! Alors laisse tomber le texte, et démerde toi pour retenir Bérénice, tu ne dois pas la lâcher ». Puis je vais voir Bérénice et je lui dis : « A la première occasion que tu as, tu te lèves, tu le remercies et tu t'en vas ». Et là, je ne peux pas vous dire à quel point la scène est devenue drôle !

On sentait que Julia souffrait le martyr, Stévenin faisait traîner et Bérénice n'en pouvait plus d'attendre, elle se levait, regardait l'attachée de presse, on sentait l'énervement de Julia devant les questions plus saugrenues les unes que les autres que Jean-François inventait dans la situation. La scène était deux ou trois fois plus longue qu'elle ne l'est au montage final mais c'était une vraie réussite. Un moment qui nous a tous réjoui.

- **Et ce caméo d'Annie Cordy ?**

- J'ai vu Annie Cordy au théâtre Daunou dans la pièce « Laissez-moi sortir » qu'elle a interprétée entre 2009 et 2010. Quasiment seule en scène, pendant une heure et demie, une énergie hors norme, une espièglerie sans égal. Je suis sorti de la pièce en espérant qu'elle accepterait de jouer le rôle d'Inès. Malheureusement pour moi le rôle est en effet un caméo, une apparition, mais je ne pouvais imaginer qu'elle pour l'interpréter. Je voulais voir ses grands yeux terrifiés dans la scène avec Blajo. Je voulais voir cette femme seule surprise par la violence qui surgissait dans son appartement. Annie a accepté cette participation. Elle a amené tout son talent pour faire exister Inès. Et pendant les trois jours de tournage avec elle, j'ai découvert une personne exceptionnelle de curiosité et de générosité dans le travail. Jamais fatiguée, toujours alerte, toujours prête pour refaire une prise. L'équipe était impressionnée. L'assistant caméra, devant sa gentillesse, a osé lui demander une dédicace pour ses 45 tours qu'il gardait précieusement depuis son enfance !

- Il y a un souvenir précis qui m'a particulièrement marqué : c'était son dernier jour de tournage, un tournage de nuit. Il faisait très froid car la maison où nous tournions n'était pas chauffée. Annie, qui était de presque tous les plans, était imperturbable. Pas une plainte quand Blajo lui saute dessus et l'attache, alors que son agression était particulièrement violente... Elle restait toujours concentrée et souriante. Bref, la journée se termine, tout le monde est épuisé.

- On rentre à L'hôtel et là, à la réception, qui je vois ? Annie avec ses valises et ses chiens, en train de faire son check out avec Mimi Lebon, sa nièce qui l'accompagne dans ses tournées.

- « - Annie, qu'est-ce que vous faites là ? Il faut aller vous reposer, il est trois heures du matin.

- Mais je ne peux pas ! Je dois être demain à Marseille pour ma tournée, il faut que je parte.

- Annie vous n'allez pas prendre la voiture maintenant pour aller à

Marseille ? »

- Nous étions à Anvers...
- « - Oh si ! Mimi va conduire et je vais me reposer à l'arrière.
- Prenez deux ou trois heures pour dormir, vous partirez après !
• - Non, non, non : on part maintenant ! J'ai l'habitude de rouler la nuit. Allez, bonne nuit Eric, toi va te reposer, tu en a besoin ! On se voit à la première ! ».

Et la voilà partie pour mille kilomètres de voiture après une nuit de tournage.

FICHE ARTISTIQUE

Simon

Julia

Albert

Scylla

Pierre Neuville

Inès de Boissière

Jacques Galley

Omar

Yvan ATTAL

Bérénice BEJO

Jean-François STEVENIN

Antoine BASLER

Jacques SPIESSER

Annie CORDY

Michel ISRAEL

Issaka SAWADOGO

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur	Eric BARBIER
Scénario	Eric BARBIER TRAN-MINH Nam Marie EYNARD
Image	Denis ROUDEN, A.F.C.
Décors	Pierre RENSON
Montage	Jennifer AUGÉ
Son	Philippe KOHN Nicolas TRAN TRONG Michel SHILLINGS
Musique	Renaud BARBIER
1 ^{er} assistant réalisateur	François DOMANGE, A.F.A.R.
Scripte	Héloïse MOREAU
Costumes	Uli SIMON
Casting	Gigi AKOKA
Directeur de Production	Bernard BOLZINGER
Producteur Exécutif	Denis PENOT
Coproducteurs	Geneviève LEMAL Lillian ECHE Christel HENON
Producteurs délégués	Farid LAHOUASSA Aïssa DJABRI

Une coproduction
VERTIGO PRODUCTIONS – SCOPE PICTURES – BIDIBUL PRODUCTIONS – CN3
PRODUCTIONS,
en association avec INDEFILMS 2 et B MEDIA EXPORT – BACKUP MEDIA,
avec la participation de CANAL +, de CINE +, du FILM FUND Luxembourg,
du TAX SHELTER du Gouvernement Fédéral Belge et de BELGACOM.

© VERTIGO PRODUCTIONS – SCOPE PICTURES – BIDIBUL PRODUCTIONS – CN3 PRODUCTIONS